

Sangatte, le hangar (2000)
de Jacqueline Salmon.
PHOTO GALERIE ÉRIC DUPONT

LIVRES/

Pour de nombreux peuples, l'étranger était une personne sacrée, douée de potentialités magico-religieuses : aussi y avait-il des raisons de le vénérer, mais aussi de le craindre.

zinski, professeur à l'université de Strasbourg, dans son essai *Inhospitalité*. Avant de tourner en hostilité ouverte, offensive, l'hospitalité est indifférence. Celle-ci ne tient guère à la «volonté délibérée d'éliminer les migrants», mais à une retraite, à un retrait dans l'arrière-scène, d'où on regarde sans agir ni être vu : «On se contente de laisser faire les garde-frontières et les garde-côtes, ou simplement la faim, la soif, le désert, les flots de la mer». L'indifférence ne tue pas : elle laisse mourir, considérant que des vies sont «indignes d'être secourues et, en fin de compte, indignes d'être vécues» – vies de femmes, d'hommes, d'enfants qui «s'effacent comme si elles n'avaient jamais existé». On l'entend d'ailleurs dans les discours convulsifs de ceux et celles qui utilisent le mot «immigration» plus fréquemment encore que les verbes être et avoir : jamais n'est prononcée une parole de compassion, de commisération ou de simple affliction (qu'ils auraient pu apprendre si vraiment ils défendaient les «racines chrétiennes de l'Europe») pour ces migrants tenus pour des «hommes en trop», des «vies superflues dont la disparition serait dans l'ordre des choses». Afin de pas apparaître injustifiable du point de vue éthique, ou vaine du point de vue pratique (rien ne «parviendra jamais à décourager ceux qui sont prêts à risquer leur vie pour échapper à la misère, à la tyrannie, à la guerre»), l'indifférence se fait ensuite défensive, devient méthode de protection «contre l'"invasion", les "flux" incontrôlés, la "submersion" migratoire déferlant à travers des "frontières-passoires" pour "remplacer" les "Français de souche" par des étrangers».

Tous ces «discours haineux et ces représentations angoissantes, ces mouvements politiques hostiles aux étrangers, ces médias qui s'emploient à répandre massivement la peur, ces lois et ces mesures visant à exclure, à sélectionner, à enfermer, à refouler» ressortent d'un même ensemble, que l'on dira être un «dispositif d'inhospitalité», par référence à ce que Foucault nommait «dispositif de pouvoir». Qu'est-ce qui en a provoqué l'apparition et l'expansion ? Pourquoi s'y soumet-on ? Comment arrive-t-il à opérer une inversion de réalité, telle que des étrangers en danger puissent apparaître comme des étrangers dangereux ? C'est à ces questions que répond *Inhospitalité*.

ÉCHANGE

L'hospitalité n'est pas une option dans la constitution des sociétés humaines : si celles-ci avaient refusé tout accueil de l'autre, l'endogamie aurait provoqué leur extinction. Il est vrai cependant que «ceux qui viennent d'ailleurs» ont toujours été perçus selon les dualités amiennemi, apport-menace, bienfait-rapine, collaboration-occupation... (comme l'indique déjà le radical *ghost*, qui a donné en latin à la fois *hostis*, ennemi, et *hospes*, hôte). D'après le *Vocabulaire des institutions indo-européennes* (1969) du grand linguiste Emile Benveniste, l'hospitalité appartient, anthropologiquement, à la culture du don-contre-don, et s'inscrit donc dans les systèmes d'alliance et d'échange entre sociétés. Chez les Anciens, l'étranger était reçu dans une maison comme dans un temple : on se levait pour l'accueillir, on lui lavait les pieds, le nourrissait, lui offrait des présents, car bafouer les lois de l'hospita-

lité, c'était offenser les divinités. Pour de nombreux peuples, il était une personne sacrée, douée de potentialités magico-religieuses : aussi y avait-il des raisons de le vénérer, mais aussi de le craindre, d'en faire un être maléfique et potentiellement dangereux.

Si les rites de l'hospitalité étaient et sont complexes, la notion l'est tout autant, par son ambiguïté même. De prime abord, elle semble, du point de vue moral, se rapprocher de ces vertus qui ne supportent pas la moindre restriction, comme l'amour (aime-t-on «à moitié?»), la croyance-foi (que signifierait croire «un peu» en Dieu ?) ou la confiance (une demi-confiance est une défiance). Rogozinski commence donc par analyser l'idée d'hospitalité *inconditionnelle*, en se référant à Jacques Derrida, qui fit de l'hospitalité «un motif majeur de sa pensée».

A une hospitalité restrictive et sélective, conditionnée par des normes juridiques et politiques (ne serait-ce qu'un «interrogatoire d'identité» : Qui est tu ? D'où viens-tu ? Pour quoi veux-tu venir chez nous ? Que veux-tu y faire ?), Derrida oppose en effet une hospitalité éthique *inconditionnelle*, qui n'est ni partage ni réciprocité, mais «un don absolu où celui qui accueille doit tout donner à l'arrivant, et plus encore qu'il peut donner, sans rien demander en retour». Une telle hospitalité, «à l'infini», est-elle réalisable ? En fait, si elle ne veut pas demeurer une «aporté», l'hospitalité éthique doit en «appeler à une "transaction" entre l'éthique et le politique», afin que sa loi «puisse s'inscrire dans les lois des Etats». On aboutit alors à ce qu'on nomme une *antonomie*, qu'il s'agirait de surmonter, et que Derrida formule ainsi : d'un côté, «la loi *inconditionnelle* de l'hospitalité a besoin des lois, elle les requiert» pour pouvoir «devenir effective, concrète, déterminée» ; de l'autre, «les lois *inconditionnelles* cesseraient d'être des lois de l'hospitalité si elles n'étaient pas guidées, inspirées, aspirées, requises même par la loi de l'hospitalité *inconditionnelle*».

Mais au lieu d'opposer hospitalité *inconditionnelle* et hospitalité conditionnée, ne pourrait-on pas «élargir les conditions de l'hospitalité» en l'orientant vers l'idée d'une société *cosmopolitique* ? Rogozinski se tourne alors vers Kant («d'un des premiers penseurs à avoir envisagé une citoyenneté sans cité ni Etat dont le territoire s'étendrait à toute la Terre») et analyse les conditions auxquelles le droit de «citoyen du monde» pourrait se lier à une «hospitalité universelle», et à la paix. Par cosmopolitisme, Kant n'entend pas un «Etat mondial unifié» (qui conduirait au «pire

despotisme») : plutôt une «alliance des peuples», une confédération d'Etats-nation souverains, au sein de laquelle tout «étranger» bénéficierait d'une citoyenneté supranationale (on accorderait alors aux migrants d'aujourd'hui un *passport européen*). Mais l'idée la plus féconde est celle d'une possession commune de la surface de la Terre : «Tous les hommes, écrit le philosophe allemand, sont originairement en possession totale du sol de la Terre tout entière.» Est-ce à dire que l'hospitalité requise par le droit cosmopolitique serait «plus originairement fondée que la citoyenneté politique ou la nationalité» ? Peut-être. Mais la conclusion de Kant est déjà assez radicale : «Tous les hommes ont le droit d'être là où la nature ou le hasard les a placés.» Nul n'est «de souche», personne n'a plus qu'un autre «le droit d'être là où il se trouve», chacun a le droit d'être ici.

«ARCHAÏQUE»

Mais qu'est-ce qui fait obstacle ? Jacob Rogozinski est évidemment obligé d'identifier tous les éléments qui viennent gripper le «dispositif d'hospitalité». *In primis*, la notion de nation (puis de «sentiment national»), qu'il

déconstruit avec une grande pertinence, et qui a elle-même subi au cours de l'histoire des tensions contradictoires – sa conception ouverte, «républicaine», précédant le tournant vers sa version close, murée, inhospitalière. En réalité, tout le mal, si on peut dire, tient à ce que l'on se figure la communauté comme «le fantasme d'un corps sans orifices», un «Corps-Un», où «aucun corps ne saurait s'introduire sans le mettre en danger». Dès lors, c'est aux outils de la psychanalyse d'abord et de la phénoménologie ensuite qu'il faut recourir, pour comprendre à la fois l'«angoisse archaïque du morcellement» ou le «fantasme d'intrusion» d'un «"mauvais objet" extérieur qui perfore l'enveloppe protectrice du groupe», hantise des xénophobes, et l'«hospitalité primordiale que j'accorde à un corps étranger en lui donnant chair», souci des humanistes, pour qui «la rencontre de l'étranger contribue à élargir le monde et ouvre sur une communauté charnelle des vivants et de la Terre». ◆

JACOB ROGOZINSKI *INHOSPITALITÉ*

Cerf «la Parole et l'Écrit»,
144 pp., 18 € (ebook : 12,99 €).

